NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 N° 2 1960

Le transfert dans la relation pastorale

André GODIN (s.j.)

p. 141 - 157

https://www.nrt.be/it/articoli/le-transfert-dans-la-relation-pastorale-1862

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le transfert dans la relation pastorale

« Otez-vous de l'esprit
« Une vanité si folle.
« Ce n'est pas vous, c'est l'idole
« A qui cet honneur se rend ».

(La Fontaine)

III. LA RESOLUTION DU TRANSFERT

Il n'y a, sur terre, de salut en Jésus-Christ que présenté par la médiation des hommes et vécu dans la communauté ecclésiale.

« La Foi naît de la prédication » — « Qui prétend aimer Dieu, sans aimer son frère, est un menteur » — « Hors de l'Eglise, point de salut » — « Qui vous écoute M'écoute » : ces textes, charte du Corps Mystique du Christ, consacrent à la fois l'entremise du prochain et le rôle du sacerdoce.

Médiation et transfert.

Le prêtre voudrait, dans son dialogue pastoral comme en toute sa vie, n'être que ce pur médiateur : « l'homme de Dieu ». Hélas ! Hormis les gestes sacramentels et l'exercice surnaturel d'une médiation que le Seigneur, au plan de la foi, rend efficace, il ne peut que *tendre,* sur le plan psychologique, à cette relation idéale. Sa sainteté personnelle n'y suffit même pas : son témoignage et son dialogue humain restent souvent en dessous de sa propre vie religieuse.

Inversement, des incroyants (assistantes sociales ou psychothérapeutes), par la vertu d'une technique correcte et d'un sauvetage psychique réussi, ont parfois rouvert à certaines âmes l'accès aux valeurs religieuses où résonne l'appel souverain du Verbe incarné.

La relation pastorale, examinée psychologiquement, se révèle souvent encombrée des besoins affectifs, conscients ou inconscients, du prêtre et du consultant. Cet accroissement de lucidité fait mesurer l'écart entre ce qu'on souhaite et ce qu'on réalise ; dissipant quelques illusions, il n'entraîne aucun découragement à condition : 1°) De fortifier notre *Espérance* en l'action *formellement salvatrice,* œuvre de **Dieu seul. Cette action, surnaturellement efficace, se poursuit à tra-**

vers les médiations les plus insuffisantes sans jamais en dépendre intrinsèquement. Notre travail psycho-pastoral n'a qu'une portée « dispositive » ; il prépare le terrain à l'action de la grâce. — 2°) De rester fidèle au mouvement de la *Charité*. Celle-ci nous invite à rechercher tous *les moyens* utiles pour que nos relations pastorales soient de plus en plus souples et riches, conformes à cette médiation surnaturelle en laquelle, seule, nous mettons notre Foi.

Par ailleurs, l'examen de conscience psycho-pastoral n'est pas une introspection stérile. Réflexion sur des rapports vécus, il renvoie aux dialogues futurs. Mettant au clair les dispositions affectives qui sous-tendent une action pastorale, la psychologie collabore aussitôt à leur contrôle, à leur redressement (s'il y a lieu) et à leur maturation. S'il lui arrive de dévoiler les structures de certains « couples affectifs » entravant le progrès de la relation pastorale, elle en révèle du même coup les mécanismes redresseurs.

Car le transfert [1], en soi, n'est pas plus un obstacle qu'un moyen. L'établissement d'une relation à base transférentielle ne compromet pas plus le développement d'une saine action pastorale que l'anthropomorphisme enfantin n'empêche l'adolescent ou l'adulte d'accéder, en temps voulu, à une religion théocentrique très purifiée, voire mystique.

a) *Le dépendant passif* abordera le prêtre en attendant de lui les paroles autoritaires (sinon autorisées) qui soulagent son anxiété et lui permettent de ne pas s'aventurer seul devant Dieu.

b) *Le frustré craintif,* avide d'affection, amorcera son dialogue en espérant que le prêtre lui dispensera longtemps un amour sans danger et l'illusion de s'être livré à Dieu sans réel engagement.

c) *Le scrupuleux,* poussé par sa culpabilité imaginaire, viendra s'accrocher impitoyablement à l'homme de Dieu, qu'il torturera agressivement en empruntant les masques du dolorisme.

---

1. Pour le sens de ce mot et l'exacte portée de tout ce qui suit, on voudra bien se reporter à nos deux précédents articles : *Le transfert de la relation pastorale.* I. *L'apport du consultant* (*N.R.Th.,* avril 1959, pp. 400-411); II. *L'apport du conseiller* (*N.R.Th.,* septembre 1959, pp. 824-835). — Dans une fiche excellente que vient de publier l'abbé F. Coudreau (« Simples conseils aux catéchistes d'adultes », *Vérité et Vie*, Strasbourg, janvier 1960, *45,* No. 363), l'auteur examine certaines conditions de *l'accueil* pastoral des catéchumènes adultes. Il invite à diriger l'attention : 1) sur l'état des *connaissances* religieuses; 2) sur les dispositions intérieures, psychologiques et spirituelles, celles-ci étant comprises comme dispositions *morales* d'ouverture ou de fermeture à la foi et aux valeurs chrétiennes. Ce double niveau, où doit se situer la préoccupation essentielle et primordiale de tout dialogue pastoral, ne couvre cependant pas la totalité de la relation établie entre le prêtre et le consultant. Si nous y avons ajouté l'étude propre d'un autre champ de forces (dispositions psychiques ou affectives) en jeu dans le dialogue lui-même, ce n'est pas pour dispenser des autres. Applicables, si l'on veut, à des « cas difficiles », nos considérations rendront compte aussi de certains échecs, peu explicables autrement. Quant à cette médiation interférant au plan psychique, nous ne croyons pas qu'elle soit indispensable à relever dans tous les cas, mais nous ne la tiendrions pas non plus pour exceptionnelle.

Mais ce n'est là que le début. Ce qui compte, ce n'est pas qu'un transfert ait pris place dans le dialogue pastoral, mais bien ce que le conseiller en sait et ce qu'il en fera. De toute façon, qu'on le veuille ou non, ces relations connaîtront une histoire. Décrire cette histoire, étudier ce que peut devenir chacune de ces relations « typiques », ce serait composer les grandes lignes d'une psychologie pastorale, *distincte d'une psychologie thérapeutique*. Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est possible que d'en tenter l'esquisse [2].

On essaiera, dans les pages qui suivent, de montrer comment des relations pastorales, même amorcées sur la base d'un transfert affectif, se transforment progressivement et *peuvent* se « résoudre » finalement en attitudes authentiques à l'égard de Dieu comme à l'égard du prêtre.

RELATIONS PASTORALES A BASE TRANSFERENTIELLE : PRONOSTICS

Au cours d'une direction spirituelle prolongée, régulière ou occasionnelle, on peut envisager trois possibilités de développement.

Premier cas : l'aspect transférentiel demeure inconscient de part et d'autre.

Ni le prêtre ni le consultant ne semblent s'apercevoir que la force du lien qui s'est noué entre eux ne réside pas dans les choses dites ou le caractère sacerdotal reconnu au prêtre, mais dans la mutualité des rôles affectifs qu'ils ne cessent d'échanger entre eux.

a) Au besoin de *dépendre* passivement, répond la valorisation que le prêtre éprouve à exercer un rôle d'autorité.

b) Au désir de *se sentir objet* d'affectueuse compréhension, répond le bonheur de pouvoir dispenser un peu de la chaleur consolante que semble appeler la charité.

c) A l'obsession de *se justifier* par mille accusations stérilement renouvelées, correspond l'infinie patience qui ferait la grandeur, à en croire certains, de l'attitude pastorale à l'égard du scrupuleux.

---

2. Pour la pastorale des scrupuleux et d'autres catégories de personnes réputées « difficiles » (alcoolisme, homosexualité, etc.), nous recommandons vivement la lecture d'un volume qui nous arrive des Etats-Unis : Hagmaier, G., C.S.P. et Gleason, R., S.J., *Counselling the Catholic. Modern Techniques and Emotional Conflicts*. New York, Sheed and Ward, 1959. Les auteurs insistent sur la nature particulière de la relation transférentielle propre à chaque cas et ne perdent pas de vue le but *religieux* (pas seulement moral) à poursuivre, même en cas d'échec thérapeutique.

Aucune maturation d'une relation transférentielle n'est probable dans ces conditions. Aussi longtemps que les interlocuteurs ne prennent pas une conscience minimale de ce qui se passe affectivement et que l'un d'eux, au moins, ne décide pas de contrôler cet élément affectif, de le dévoiler pour le réduire ou le dissoudre, la relation pastorale piétinera, non certes au plan surnaturel où les mérites de chacun peuvent être grands, mais au plan psychologique. Pour ne rien dire d'inconvénients majeurs (perte de temps, échanges de cadeaux ou de faveurs, danger réel de glissements affectifs vers des actes moins honnêtes), il y aura stagnation et peut-être, à la longue, dégoût de ces conversations où rien n'arrive.

On ne peut guère parler ici d'une évolution de la relation, mais seulement d'une lente *usure* dans la *fixation*.

Deuxième cas : l'aspect transférentiel devient conscient chez le consultant.

Il peut arriver que certains événements extérieurs (mariage, maternité, changement de domicile ou de profession, traitement psychologique) aboutissent à mûrir ou, à tout le moins, à transformer le lien transférentiel en le rendant plus conscient. C'est souvent le cas lorsque des personnes, ayant pris l'habitude d'une direction spirituelle, entreprennent ou achèvent une psychothérapie. Ces personnes rompent facilement avec leur ancien directeur et celui-ci réagit habituellement par des critiques très vives à l'égard du thérapeute. Cette situation entre probablement pour une part importante dans les malentendus qui existent entre les prêtres et les psychothérapeutes.

En réalité, il n'y a là rien que de très normal. La maturation, surtout accélérée à l'occasion d'une thérapie, entraîne chez le dirigé une série de « remises en question ». Beaucoup de relations antérieures et d'habitudes présentes lui apparaissent, à tort ou à raison, inspirées par des dispositions affectives (éventuellement névrotiques) qu'il est en train de dépasser (ou de guérir). Sa perception du monde extérieur, des personnes et des événements, change profondément. Son image même de la religion et du prêtre en est affectée. La crise qu'il traverse, rançon de cette maturation accélérée, bouleverse sa relation avec le directeur spirituel, d'autant plus radicalement que celle-ci comportait plus d'éléments typiquement transférentiels. En outre, la relation qu'il vient de nouer avec son thérapeute (surtout s'il s'agit d'une psychothérapie) attire immédiatement sur elle une bonne partie des énergies ou des besoins affectifs qui se portaient auparavant sur le prêtre à l'occasion des rencontres spirituelles.

Il y a, dans ce cas, *dissolution* du transfert et *rupture* de la relation pastorale.

Certes, l'avenir religieux du dirigé n'est pas compromis. Mais la base trop exclusivement psychologique de son rapport actuel avec le directeur s'en trouve réduite ou ébranlée. Après tout, le choix d'un directeur spirituel repose, légitimement du reste, sur certaines affinités, caractérielles ou spirituelles, les unes et les autres étant d'ordinaire mêlées. Ces affinités venant à se modifier, l'abandon parfois définitif du directeur (ou même l'abandon provisoire d'une direction spirituelle) en découle. On assiste aussi fréquemment au choix d'un autre directeur, plus conforme au rôle que le sujet, dont la maturation se perfectionne, attend du prêtre auquel il recourt avec des motifs tout autres et des attitudes fort modifiées.

Tout directeur devrait, dans ce cas, sinon comprendre ce qui se passe, au moins avoir l'humilité de s'effacer sans animosité exagérée. Ce serait le moment de se rappeler que personne n'est absolument indispensable au salut d'un de ses frères, sinon le seul Seigneur.

Troisième cas : le prêtre prend conscience de l'aspect transférentiel de la relation pastorale.

Il cherche à le contrôler, à le « résoudre » et à restaurer dans son intégrité la portée religieuse de sa médiation psychologique.

Cette troisième possibilité est évidemment celle que nous présentons comme normative ou souhaitable. Elle pourrait, avec avantage, devenir plus fréquente dans la pratique pastorale. Elle appelle quelques remarques qui suggéreront au prêtre comment aborder cette situation transférentielle (que d'aucuns redoutent à l'excès) et souligneront aussi la différence entre la conduite pastorale et la technique psychothérapeutique.

1°) Un lien transférentiel tend à s'affaiblir si les rencontres entre le prêtre et le consultant sont raréfiées, abrégées ou simplement *régularisées* (à intervalles préfixés). Refuser de multiplier les rencontres et n'admettre sous aucun prétexte des entrevues hors des dates fixées : première méthode, toute extérieure encore, pour réduire l'inflation affective et restituer à la relation pastorale le caractère « fonctionnel » (un homme y est consulté au nom de Dieu) qu'elle était en train de perdre.

Au contraire de la méthode psychothérapeutique qui cherche parfois à amplifier l'aspect transférentiel pour le rectifier ensuite à sa racine, le prêtre, en tant que médiateur religieux, aurait tort d'alimenter systématiquement le jeu affectif de ses consultants. Il ne les aiderait pas ainsi à évoluer correctement, quoique lui-même puisse y trouver, à l'occasion, une voie de facilité. C'est pourquoi il devrait s'efforcer de maintenir le transfert, là où il s'établit spontanément, dans les limites les plus étroites.

2°) Un lien transférentiel perd de sa puissance s'il est *explicitement* objet de conversation, au lieu d'être renforcé en rencontrant des conduites gratifiantes. Le conseiller spirituel n'hésitera pas à refuser certaines satisfactions attendues, tout en accueillant le consultant tel qu'il est. Il n'hésitera pas à introduire, dans ce but, une réflexion qui porte, au-delà des contenus de la conversation, sur le style de la relation elle-même de façon à inviter le consultant à s'apercevoir des nuances affectives qui figurent dans la relation. La meilleure manière de les accueillir, c'est de les mentionner.

a) Au *dépendant passif*, il ferait remarquer au moment opportun : « *Vous semblez vraiment très attaché à une solution pour autant qu'elle vienne de moi...* » Ou plus finement : « *Vous me donnez vraiment envie de trancher tous les problèmes à votre place!* »

b) A la personne *qui s'accroche affectivement* il dirait : « *Ne pensez-vous pas que vous multipliez les visites et les problèmes pour éprouver surtout le plaisir d'en discuter avec moi?* » Ou bien le cas échéant : « *Est-ce que je me trompe en pensant que vous venez régulièrement me voir chaque fois que votre mari (ou votre thérapeute) est absent?* »

c) *Du scrupuleux*, au masque souffrant, il attirera l'attention sur « *la curieuse image que vous vous faites de Dieu. Vous devez en vouloir beaucoup à Dieu pour supposer qu'il soit ainsi* ». Ou bien : « *Ne croyez-vous pas qu'en discutant perpétuellement ensemble, comme si vous étiez une victime, nous nous éloignons de la vérité? Vous êtes surtout très agressif et vous craignez qu'on le sache...* »

On voudra bien remarquer que des réponses de ce genre : 1) ne devraient être exprimées que si le contexte rend déjà la situation évidente pour le prêtre et la réflexion acceptable pour le consultant; 2) ne constituent pas une interprétation, mais un simple reflet clarifiant et explicitant ce qui se passe dans l'entretien sur le plan affectif.

Alors que le psychothérapeute pourrait, après manipulation correcte du transfert, être amené à *interpréter* (au sens strict, c'est-à-dire relier l'affectivité présente à des situations *passées*, par exemple de la petite enfance), le pasteur, lui, n'a aucune raison de refluer vers ce passé trop lointain (pour lequel il manque d'une technique sûre) mais se borne à *mentionner* certaines particularités de la situation *présente* dans le double but suivant : rendre conscients certains éléments inaperçus et les amener à se scinder, pour devenir plus authentiques, en une *visée* valable pour la relation avec Dieu et en une *conduite* valable pour la relation avec le prêtre, comme nous allons l'expliquer puis le montrer par des exemples.

3°) Un lien transférentiel verra sa *résolution* (au sens littéral : scission d'un composé en plusieurs éléments simples) dans le mouvement qui permet au consultant de *reporter spirituellement sur Dieu une partie de ce qu'il fixait psychiquement sur le prêtre* — ou encore de *ramener sur le prêtre, réellement ou symboliquement, ce qu'il fixait illusoirement sur Dieu.*

Ainsi en va-t-il du besoin de dépendance, de soutien, de purification, pour nous limiter aux trois exemples qui nous ont servi de « types » dans cet article. Tant que ces poussées transférentielles demeurent fixées sur l'homme, elles sont d'ailleurs inévitablement ambiguës et ambivalentes.

a) Sous la flatterie avenante du *dépendant passif*, couve une agressivité certaine pour un homme qui l'empêche de grandir.

b) Sous les paroles captatives du *frustré*, se dissimule la peur terrible d'être abandonné comme objet d'amour.

c) Sous les doléances du *scrupuleux*, se laissent entendre la recherche inconsciente de vengeance et son ressentiment à l'égard d'un destin qui l'a fait ce qu'il est devenu.

Or, c'est bien dans un élan *vers Dieu* qu'il convient d'être dépendant, de se sentir dans l'insécurité (« faites votre salut avec crainte et tremblement »), indigne ou coupable comme un enfant. Tant que ces dispositions intérieures se portent vers d'autres humains, fussent-ils des prêtres, elles n'ont pas l'authenticité de la maturité et n'ont pas encore trouvé leur Sujet dernier.

On en dirait autant de la crainte du jugement, de la réprimande, de la punition, comme du désir de présence, d'intervention continuelle, de sécurité, de pardon, etc. Tous ces besoins, à base instinctive, peuvent graviter autour d'une image assez infantile de Dieu en se jouant uniquement sur le plan sensible. Ils peuvent aussi acquérir une signification profondément religieuse et spirituelle à condition de ne pas être détournés sur le prêtre et vécus confusément, affectivement (et non symboliquement), dans les rapports avec lui, ce qui est le propre du transfert non « résolu ».

Indiquer et faire dégager cette signification, finalement spirituelle, aux poussées affectives dont il serait l'objet, c'est le privilège du prêtre.

Le psychothérapeute, au contraire, sortirait de son rôle ou, en tout cas, réduirait souvent ses moyens psychologiques de guérison, s'il utilisait de cette façon les réalités du monde religieux avec ses malades. Car, ne pouvant prendre sur lui une partie du poids de ces transferts *que* pour les interpréter et les guérir, il augmenterait la confusion en semblant consacrer le sens religieux d'une disposition psychique alors qu'il doit, chez son client, la remanier.

Le mouvement pastoral d'une direction spirituelle à base de transfert (à supposer qu'il ne s'agisse pas d'une névrose proprement dite, ou que la guérison soit temporairement imprévisible chez le dirigé) apparaît donc comme le suivant : ambivalence temporairement acceptée et progressivement explicitée de la relation au prêtre — orientation activement dirigée par le prêtre de certains éléments transférentiels dans une ligne symbolique, c'est-à-dire comme « signifiant » certains

aspects du mystère du salut, de la relation au Dieu transcendant et sauveur. Ces aspects de la relation seront dénoncés comme inauthentiques tant qu'ils constituent des fixations de la relation au prêtre.

Par ce mouvement progressif, où se combinent un travail d'éclaircissement intellectuel et un réapprentissage affectif, le prêtre restaure sa fonction de médiateur. Le transfert, obstacle apparent, devient un moyen et un révélateur. Le prêtre « signe voilé se transforme en voile significatif » (R. Thibaut, à propos du Christ [3]).

TROIS CHEMINEMENTS EXEMPLAIRES

La présentation de rapports, rédigés pour permettre l'analyse du travail pastoral concret, fera voir de quel « mouvement » et de quelle « scission » le transfert affectif est capable, lorsqu'il est bien conduit, dans le cadre strictement pastoral.

Nous insisterons sur le premier contact, particulièrement expressif des dispositions transférentielles du consultant, puisque le prêtre n'a encore eu aucune occasion de se manifester et que l'image qu'on se fait de lui résulte donc d'une attente largement subjective.

1. *Evolution d'une dépendance passive.*

Un vicaire de 28 ans nous décrit sa relation avec un paroissien, jeune homme de 22 ans, actuellement au service militaire, dans les termes suivants [4] :

Première visite.

C'est une personnalité très timide, marquée par la dépendance. Il frappe et attend pour entrer que j'aie non seulement prononcé la réponse, à voix normale, mais que je l'ai criée une deuxième ou une troisième fois. A son entrée, il reste debout, attend que je l'invite à avancer et à s'asseoir. Il ne retirerait pas son pardessus sans que je l'y aie formellement invité. Il me pousse donc, avant même que j'aie ouvert la bouche, dans un rôle d'autorité. Il me demande la permission pour tout. Ceci est largement inconscient chez lui : c'est une seconde nature. Toute autre conduite, en face de moi, lui semblerait déplacée.

La ligne de ses difficultés, comme il les comprend, tourne autour de son adaptation à la vie de l'armée : révélation de certains aspects de la vie sexuelle — masturbation devenant obsédante — confrontation entre une piété traditionnelle dans sa famille et les plaisanteries qu'il entend dans la chambrée— peur des filles, qu'elles soient bonnes ou mauvaises — impression que les contacts avec

3. Dans *Le sens de l'Homme-Dieu,* Bruxelles, Edition Universelle, 1946 (2e édition).

4. Les détails matériels des cas présentés sont fictifs ou systématiquement modifiés. Quant aux relations de situation entre les personnes en dialogue, elles ont été segmentées et schématisées de telle façon que toute identification concrète devienne illusoire.

un « directeur spirituel » peuvent le tirer d'affaire. Il est prêt à faire tout ce que je lui dirai, pourvu que je le lui dise. En deux visites, il a trouvé quatre fois l'occasion de me demander d'une voix presque suppliante : « Qu'est-ce que je *dois* faire, à votre avis... A ma place, qu'est-ce que vous feriez ?... » etc.

Le garçon est fils unique. Il a perdu son père à six ans et a été très gâté par sa mère, aux sacrifices de laquelle il doit d'avoir pu faire des études techniques.

Attitude prise.

Mettre à l'aise, évidemment, et accueillir le jeune homme selon tout ce qu'il est. Mais refus décidé d'entrer dans le jeu transférentiel. Donc, décision absolue de ne jamais lui parler de ce qu'il *doit* faire, mais seulement de discuter ce qu'il *peut* faire et même, si possible, en lui laissant découvrir qu'il y a plusieurs solutions aux petits problèmes qu'il se pose, entre lesquelles il pourra choisir.

Je me convainc, à la suite de ce que j'ai appris dans un groupe de psychologie pastorale, que sous l'air dépendant et soumis du jeune homme, il doit y avoir quelque hostilité prête à s'exprimer. Je refuserai donc tout ce qui peut aggraver ma position en un rôle d'autorité et n'hésiterai pas, en refusant de lui accorder ce qu'il demande (diriger sa vie à sa place), à lui faire lentement dégager son impatience, puis son mécontentement ouvert à l'égard de ce qu'il appellera, beaucoup plus tard, mon non-interventionnisme, mon attitude de « normand » et de « suisse », et finalement même de « bourgeoisisme ».

Période critique (après sept mois).

Le jeune homme frôle le laxisme en matière sexuelle. Il se révolte contre ce qu'on lui a appris, prend certaines allures désinvoltes, semble venir me voir uniquement par estime amicale, mais sans hésiter à me dire qu'il ne tire pratiquement rien des conversations avec moi.

Résultat (après deux ans et une douzaine de visites).

Le jeune homme est fiancé avec une personne légèrement plus âgée que lui, pourtant très féminine. Ils aiment sortir ensemble. Ils discutent ensemble de leur avenir et ce ne sont pas toujours les solutions de la jeune fille qui l'emportent. Lorsqu'il vient me voir, il ne me demande plus la permission de fumer, mais il m'offre des cigarettes lui-même et je n'ai garde de les refuser. Son image de Dieu a fortement évolué : Dieu est amour, maintenant, et aussi une garantie du bonheur conjugal. La masturbation a pratiquement cessé peu après qu'il eût commencé à fréquenter sa fiancée.

Son évolution me paraît bonne, bien que pas encore achevée. Il éprouve quelques appréhensions sur la possibilité d'être impuissant le soir de son mariage, à cause d'épisodes de la fin de son enfance où il croit voir une menace d'homosexualité. Il me donne l'impression de me parler comme un homme parle à un autre homme qui est aussi un prêtre. Il cherche avec moi, devant Dieu, comment éclairer davantage, non plus des questions sans importance, mais des problèmes relatifs à sa vie dans son ensemble ou à la signification profonde de ses actes.

Conclusion.

Il me semble que ce jeune homme a pu se libérer dans ses rapports avec moi de sa dépendance passive dans la mesure où il a commencé à « sortir », même à mon égard, l'agressivité que son éducation avait endiguée jusque-là. Ceci

a purifié son image de Dieu en lui permettant d'éviter les scrupules sexuels, les fuites devant la vie sociale à la caserne et à l'égard des jeunes filles. Il a pu acquérir, tout en osant se fâcher devant moi, une image de Dieu dans la ligne de l'amour. Comme on nous l'a dit au séminaire de psychologie pastorale, il y a eu « scission du transfert » : l'agressivité un peu vexante, j'ai dû la supporter, mais les facultés d'amour se sont alors épanouies se portant sur la jeune fille comme pôle réel et sur Dieu comme pôle final de sa croissance de vie.

2. *Evolution d'un attachement sur base de frustration.*

Il s'agit d'une religieuse hospitalière [5] de 32 ans qui demanda l'aide d'un prêtre, directeur d'un bureau de consultation médico-psychologique, parce qu'elle éprouvait de fréquentes crises de larmes, des sentiments de découragement et de désespoir, de complet abattement moral et spirituel. Petites impulsions ou idées de suicide. Son passé médical comportait des crises d'asthme, des vertiges et un dégoût prolongé pour la nourriture. Son poids était tombé à 55 kgs et les insomnies résistaient aux nombreux (trop nombreux!) somnifères que l'infirmière de la maison avait largement accordés sans se soucier de l'aspect psychologique du problème.

Premières visites.

Au premier contact, la Sœur donne l'impression d'une immense bonne volonté sur le point de sombrer sous une insurmontable détresse. Grand besoin de parler, avidité de se sentir comprise, soutenue, encouragée, aimée.

Famille nombreuse où la générosité était de rigueur : on devait s'oublier pour les autres, les visiteurs, les pauvres. En fait, l'expression des émotions était mal venue, considérée vaguement comme une faiblesse coupable.

Elle se souvient de son père, mort quand elle avait neuf ans, et dont elle semble avoir été la préférée, comme d'un homme assez libéral, un peu froid, très strict en matière de pratique religieuse; il y avait des veillées religieuses auxquelles les six enfants devaient prendre part. Le dimanche, la vie de famille était centrée sur la grand'messe et les vêpres. L'image qu'elle donne de sa mère est celle d'une personne exigeante, la poussant toujours en classe à de meilleurs résultats et la comparant, à son désavantage, à ses frères et sœurs. En conséquence, elle se sentait inapte et incapable d'arriver à quelque chose : elle dut, en effet, laisser ses humanités inachevées, mais la décision d'entrer au noviciat, la valorisa brusquement aux yeux de la famille.

Le noviciat se passa sans la moindre difficulté. « Sage comme une image! » dira-t-elle un peu plus tard. Elle y vécut le prolongement d'une vie de famille et s'y sentit comblée.

Mais, en dix ans de vie religieuse, tout semblait s'être écroulé : la Sœur, plusieurs fois désespérée par le changement de Supérieures auxquelles elle s'attachait fortement, se sentait incapable de remplir convenablement son office (un des plus faciles, cependant, et bien en dessous de son talent). Elle reprochait aux Supérieures de toujours sacrifier la vie commune, la récréation, etc., aux nécessités du service hospitalier. En fait, elle ne contactait les autres Sœurs

5. Voir la note 4, page 148.

que sur le plan des paroles bienveillantes dictées par la charité. Mises à part les Supérieures, elle vivait seule. Son effondrement affectif (pleurs, tentations sexuelles, insomnies) semble avoir débuté durant une retraite dont le prédicateur lui a laissé le souvenir d'une logique froide, implacable.

Toutes ses allusions à Dieu sont en termes de bonté, générosité, providence parfaite, paternité protectrice. Il s'occupe d'elle, son enfant si indigne.

Attitude prise.

Accepter des conversations émotionnellement chargées et encourager la description complète de son état misérable (pleurs). Eviter toute consolation de type spirituel-sensible. M'en tenir au thème : *oui,* la communauté religieuse n'est *pas* une famille au sens affectif du mot — *oui,* vous y êtes *sacrifiée* au service hospitalier — *oui,* vous vivez dans la *solitude* en conséquence de votre vœu de chasteté — *oui,* vous êtes indigne, et peut-être incapable (à cause de votre caractère) de faire une bonne religieuse. Aucun effort verbal pour canaliser ses effusions ou pour redresser sa perception du réel. Laisser tomber, sans leur accorder d'importance toutes ses expressions passionnées (compensatoires) sur la bonté de Dieu : dans son état psychique, ces protestations expriment (sous une affirmation de foi) une image psychologiquement peu mûre.

Acceptation inévitable d'un transfert considérable : accrochage affectif violent du type : naufragé - planche de salut (prière pour que la planche soit autre chose qu'un bout de bois à la dérive!...). Mais aussi : rigoureuse détermination de n'accepter aucune modification du rythme des visites (une fois tous les quinze jours). Aucune prolongation de celles-ci (cinquante minutes ; pas de réponse aux lettres; pas de conversation téléphonique. Maintenir le lien humain dans ce cadre rigidement déterminé : celui d'une direction spirituelle avec accentuation de l'aspect psychologique.

Décision de référer la Sœur à un spécialiste si une détente (au moins superficielle) n'a pas eu lieu dans les trois mois — ou si des idées de suicide apparaissent.

Période critique.

Aucune. L'attitude foncièrement surnaturelle de cette religieuse opère de nouvelles synthèses psycho-religieuses au fur et à mesure que se poursuit la maturation psychique.

Résultat (après un an et huit mois).

Les insomnies subsistent, mais l'appétit est revenu. La Sœur, à la faveur de sa relation transférentielle avec moi, a osé prendre conscience de la dureté de la vie religieuse (en elle-même, pas seulement à cause de circonstances prétendument mauvaises) sans révolte excessive et de son indignité relative (pas seulement au plan verbal) sans désespoir. Elle accepte que la communauté ne puisse pas être une sorte de famille heureuse. Elle commence à accepter aussi que son milieu éducatif (familial) n'ait pas été aussi « parfait » qu'elle ne cessait de le répéter au début. Appuyée sur un témoin bienveillant, elle dégage d'elle-même une image de Dieu moins égocentrique.

Comme je suis (temporairement et à heure fixe) à son service, Dieu n'est plus tenu de l'être. Ensemble, nous pouvons chercher ce que demande le plus grand service de Dieu. Le Christ devient le rédempteur de l'humanité, non le consolateur de sa vie psychique. La fidélité de Dieu consiste dans l'accomplissement de ses promesses à long terme. La Vierge, de bonne mère qu'elle était,

est perçue comme co-rédemptrice. Et la religieuse le devient aussi, laissant en arrière la bonne petite fille qu'elle était. Ses rapports d'obéissance ne sont plus l'expression d'un souhait de petite fille « modèle », mais une reddition symbolique à Dieu, au-delà du signe sensible de la soumission aux Supérieures.

Difficulté.

Une maturation religieuse s'est accomplie, psychologiquement, en s'appuyant sur le transfert. Mais me sera-t-il possible d'arrêter ou de raréfier la relation de cette religieuse avec moi-même, sans effondrement?

J'espère que oui, pour deux raisons : d'abord, un nouveau changement de Supérieure a amené à la tête de la communauté une personne en qui la religieuse a confiance et à qui elle s'ouvre graduellement même sur le plan émotionnel. Ensuite, elle a décidé de solliciter un changement de poste et même une année d'études, qui lui permettrait de rendre des services plus conformes à ses vrais talents. Souhaitons que les Supérieures majeures évitent le contresens de voir cette démarche comme celle d'une ambitieuse, mais l'interprètent selon sa vraie signification : un effort pour se dégager des réprobations frustrantes et engager plus pleinement sa personnalité adulte au service de l'œuvre rédemptrice en train de s'accomplir.

3. *Evolution d'une scrupulosité à base d'hostilité inconsciente* [6].

Le rapport suivant, encore moins que les précédents, n'a rien d'une « recette ». Brièvement esquissée, la manière d'agir qu'on y présente est très discutable. A notre avis, le résultat s'apparente au « coup de chance ». Nous l'avons cependant retenu pour la vigueur de la description et la netteté de l'explosion affective.

Débuts de la relation.

Une femme de 25 ans m'est adressée parce qu'elle souffre de scrupules. Elle déclare qu'elle a déjà suivi les conseils de plus de cinq prêtres et que son confesseur lui a finalement dit que, dans son état, elle ne devait plus se confesser et qu'elle ne pouvait plus, d'ailleurs, commettre un péché mortel.

Elle semble fortement désappointée quand je lui réponds que, dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi elle vient trouver un prêtre de plus.

Elle me demande alors comment un prêtre peut prétendre qu'une personne est devenue incapable de commettre un péché mortel.

---

6. Selon un remarquable article du Père N. Mailloux, O.P. (*Supplément à la Vie Spirituelle,* 15 novembre 1956, pp. 425-439), il y a au moins quatre terrains psychiques différents qui alimentent les phénomènes scrupuleux : — *l'anxiété* (panique ou peur incontrôlable, dès qu'on est confronté à la pure possibilité de tentation, de péché, ou de simple décision : phobie morale) ; *l'obsession-compulsion* (souvent à base de honte : développement d'un système de rituels, gestes et précautions qui remplacent les préoccupations de moralité vraie) ; — *l'auto-accusation compulsive* (besoin d'être humilié, puni, réprimandé : répétition des mêmes accusations dans les plus menus détails) ; *l'agressivité rentrée* (méfiance pathologique : tout a déjà été essayé, tout a échoué et personne ne peut rien faire pour éclairer « ma » conscience...). Le lecteur se rendra compte que, dans le rapport suivant, c'est du quatrième cas qu'il s'agit. L'attitude prise par le conseiller n'aurait eu aucune chance d'aboutir dans les autres cas.

Je lui réponds qu'en toute sincérité j'estime : 1) qu'une telle affirmation est très aventureuse; 2) qu'elle est libre de la rejeter et de reconquérir « le droit de pécher »; 3) qu'elle est en train de m'opposer, de façon agressive, à son confesseur.

Elle se met à pleurer : les prêtres, dit-elle, ne sont jamais d'accord à son sujet.

Je lui demande alors ce qui l'empêche de réaborder un nouvel apprentissage moral : discerner le bien du mal — la faute légère de la faute grave. Elle soupire et prétend que je veux la précipiter à nouveau dans les angoisses dont elle est sortie.

Je maintiens, peut-être imprudemment, qu'il n'y a pas d'autre voie si elle veut guérir. Elle se lève, interrompt l'entretien et me quitte en me laissant penser que j'ai été très dur avec elle et que, dans ces conditions, je ne suis pas l'homme dont elle a besoin.

Six mois plus tard (à l'occasion de Pâques).

Nouvelle visite. Demande de confession. J'insiste pour que nous parlions, d'abord. Elle accepte et me dit à bout portant : « Vous êtes bien le seul prêtre qui m'ait jamais dit que j'avais le droit de pécher ! » Suit alors l'exposé assez laborieux de fautes sexuelles, passées et présentes. Je ne l'interromps jamais. A la fin, je demande : « Est-ce là l'ensemble de ce que vous vouliez dire en confession? ». « Oui, dit-elle, mais je ne puis absolument pas vivre en commettant des fautes graves tout le temps ».

Je lui propose de revenir examiner comment elle peut : 1) porter des jugements objectifs sur elle-même, devant Dieu; 2) éviter progressivement les fautes réelles.

Je suis convaincu que, si elle est revenue, c'est dans la mesure où elle a pu exprimer une certaine hostilité dans une atmosphère de tolérance et où j'ai bouleversé les conduites stéréotypées des prêtres à son égard.

Visites ultérieures.

L'ensemble de son histoire psycho-morale se dégage en cinq ou six rencontres : ignorances presque ahurissantes en matière sexuelle — discorde des parents — conscience morale inexistante, parce que déchirée en deux : un « surmoi » paternel et un « surmoi » maternel [7] — agressivité refoulée contre tout ce qui représente l'autorité — attitude « pitoyable » utilisée comme expression déviée des « reproches » qu'elle adresse au monde et aux personnes.

L'axe de son instruction comportait donc la pleine information sur les problèmes de la conception et de la naissance [8], des explications sur l'origine de ses doutes moraux (l'absence de cohérence entre les impératifs de son père et de sa mère), et surtout la découverte de la distinction élémentaire, trop méconnue, entre l'ordre des valeurs morales et l'ordre des valeurs religieuses et

7. On appelle *surmoi* une structure de l'affectivité intérieure (bâtie dans les six ou sept premières années de la vie, sous l'influence de l'attachement aux personnes d'où émanent les impératifs de la première éducation) qui aboutit à une régulation automatique des conduites et du sentiment de culpabilité. Le *surmoi* est souvent confondu avec la conscience morale, dont il n'est qu'un mécanisme inconscient.

8. Les personnes cultivées, en retard d'information dans ce domaine, trouvent souvent grand profit à parcourir librement tout ce qui les intéresse dans le volume, à la fois scientifique et humaniste, du professeur J. P. Bouckaert, *Comment naissent les hommes*, Desclée De Brouwer, 1948.

réalités surnaturelles. Sans doute la charité appelle impérieusement la pratique des vertus morales; mais on peut vivre ces dernières dans une inspiration purement profane et, réciproquement, la conscience vive de nos fautes morales peut servir à développer ou à raviver l'élan de la conscience religieuse.

Mais cet aspect « instructionnel » de nos entrevues n'aurait sans doute guère amélioré la situation sans l'aspect « émotionnel » de nos rencontres. Cette personne découvrit qu'elle pouvait exprimer une certaine dose d'hostilité (bien compréhensible après l'échec de sa première éducation morale) sans perdre la sympathie d'un prêtre, au contraire. En même temps, elle apprenait que sa relation avec Dieu n'était pas psychologiquement compromise dans tout cela — qu'elle était même remarquablement intacte puisque toutes les pressions intérieures qu'elle subissait comme une victime (de son « surmoi ») ne lui avait pas encore permis d'aborder et de connaître réellement la vraie liberté des « enfants adoptifs », frères et sœurs du Fils Unique.

CONCLUSION

Si les vues exposées au long de ces articles sont exactes et si les trois extraits de rapports, présentés en ces pages, ont bien valeur « exemplaire », une relation pastorale, initialement transférentielle, ne devrait ni effrayer ni décourager.

Il est vrai que le prêtre, dans beaucoup de cas, n'est le témoin de Dieu que comme *un signe voilé*. Mais l'exercice correct du mouvement symbolique, si important dans la vie religieuse, amènera le consultant à reconnaître, compte tenu de ses structures affectives, que Dieu ne pouvait se révéler pour lui, dans son mystère, qu'à travers ce voile. Esclave de déterminismes affectifs qui l'accrochent initialement aux hommes (et à cet homme particulier : l'homme de Dieu), un pareil consultant ne résoudra son transfert qu'en le scindant : dépendant d'un homme, au plan sensible, il reportera la visée de sa liberté et d'une partie de ses besoins, purifiés et spiritualisés par le jeu symbolique, vers Dieu seul dont il croira l'action salvatrice sans la percevoir affectivement ni la détecter expérimentalement.

« Pour se savoir humain », écrivait très profondément Mme Françoise Dolto, « il faut se connaître *dépendant* des conditions sensorielles et *libre* dans les relations symboliques [9] ».

Ainsi, pour vivre religieusement une direction de conscience, certaines personnes devront projeter leurs besoins affectifs, encore inconscients et incontrôlés, sur un homme et libérer progressivement leurs visées spirituelles en les jouant sur le plan symbolique.

En d'autres termes, de nombreux consultants, dont la maturité psychique n'est pas achevée, doivent découvrir le sens complet de la

9. Dr. Françoise Dolto, « Acquisition de l'autonomie », dans le volume *Limites de l'humain*, Etudes Carmélitaines, Paris, Desclée De Brouwer, 1953, p. 137.

médiation du prêtre et même de l'Eglise. C'est là, si nous ne nous trompons, un des buts les plus élevés du travail pastoral.

*
* *

Parlant de l'étape (œdipienne) où le petit garçon découvre que l'objet de son amour (la mère) se révèle soumis à la loi de l'autre (le père), le Dr J. Lacan a cette formule saisissante : « *Il découvre la relation de la Mère à la parole du Père* ». Plaise au ciel, comme le souhaitait récemment le Dr Serge Leclaire, que « *sa mère qui devait être la médiatrice et la voie ne s'impose plus comme but et comme objet* [10] ».

Découvrir la relation de l'Eglise à la parole de Dieu correspond, à un autre âge, à cette même dialectique.

Pour ceux qui n'abandonnent pas l'idée de l'unité foncière du « composé » humain, les processus d'enfance spirituelle comportent quelque analogie avec ceux de l'enfance psychique.

Quoi qu'il en soit de ces rapprochements, sans doute éclairants pour certains lecteurs et sibyllins pour d'autres, il nous suffit d'avoir montré que la « résolution » du transfert met en œuvre la scission de plusieurs composantes affectives dont une part seulement est destinée à évoluer, au plan spirituel, en se portant authentiquement vers Dieu.

Dans ce « mouvement » pastoral, le prêtre trouvera plus d'une occasion de renfoncement, en particulier aux joies d'un dialogue facile aux intuitions d'autant plus trompeuses qu'il est lui-même plus sensible au transfert.

Quant aux consultants, s'ils appartiennent aux catégories que nous avons décrites, ils s'estimeront heureux, en somme, d'avoir vécu une relation transférentielle, et plus heureux encore de l'avoir dépassée.

« Ce prêtre, cet homme de Dieu », me confiait un savant (aujourd'hui décédé), « j'ai mis vingt ans à le découvrir comme je le vois aujourd'hui. Il ne me disait rien — ou presque. C'est pourquoi, chaque fois que je cherchais à m'éclairer, c'était à lui que j'allais ou que je pensais pour retrouver, à ma façon, l'image de Dieu ».

A. GODIN, S. J.
Professeur de psychologie religieuse au Centre International « Lumen Vitae ».

Bruxelles
184 rue Washington.

10. Dr. Serge Leclaire, « L'obsessionnel et son désir », dans l'*Evolution psychiatrique*, 1959, 3, p. 401.

NOS CORRESPONDANTS

Le Père G., professeur de pastorale au Canada, réagissait au premier article sur le transfert (*N.R.Th.*, avril 1959) en écrivant : « *J'aurais une hésitation au sujet de l'assomption, dans la relation pastorale, des faiblesses psychiques ou des processus inconscients défectueux. Ainsi, p. 409, lors d'un excès de soumission, le directeur devrait-il vraiment* « accepter le poids de cette soumission pour en reporter la signification sur Dieu? » *Ce problème est complexe, mais je vois quelque danger à vouloir assumer la contamination psychique ou l'infantilisme de l'humain et du surnaturel.* »

Votre lettre amicale m'a bien encouragé tout le long de la rédaction des deux articles suivants. Comment nier, me disais-je, comment esquiver le fait que nous rencontrions des faiblesses et infantilismes psychiques dans la façon même dont certains nous abordent? Et, dès lors, que pouvons-nous en faire : voilà la question. Les mûrir, certes, et les rectifier. Mais comment? — sinon en acceptant d'en assumer initialement « le poids ». Il y a contamination initiale, soit. Aussi préférerait-on que de pareils transferts soient rares. Là où ils existent, peut-on s'y dérober?

Permettez-moi d'ajouter que le surnaturel, comme je le comprends (œuvre de Dieu, œuvre du salut formellement considéré) ne me semble pas mis en question ni dans l'infantilisme initial, ni dans le processus pastoral que nous discutons. Il ne s'agit ici que d'étudier par quelles médiations psychologiques (et même psychiques) le prêtre s'efforcera de correspondre *mieux* à l'action de Dieu qui peut demeurer efficace en tout cas.

Peut-être ce troisième article répond-il davantage à vos difficultés... Sinon, pourquoi ne pas continuer cet échange de vues?...

Un directeur spirituel écrit : « *Un jeune homme que vous m'avez conseillé de confier au Dr. X. suit effectivement un traitement depuis dix mois, à raison de trois séances par semaine. Or il me supplie de prendre une décision quant à ce traitement dont il ne voit aucune issue. Lorsqu'il parle de son désarroi de ne pas voir un progrès, le médecin dit que c'est normal et se refuse à lui donner la moindre explication. Je crois comprendre que cette attitude est correcte puisque le malade doit se découvrir à lui-même. Mais il me revient concrètement de l'encourager à continuer ou à cesser... Estimez-vous qu'après dix mois je doive vraiment l'encourager à poursuivre?* »

De votre description (fréquence des visites), il est permis d'inférer qu'il s'agit d'un traitement psychanalytique proprement dit. Dans ce cadre-là, il est tout à fait normal que le traitement prenne de un à trois ans (bien entendu, cette manière de parler signifie qu'il est impossible d'arriver à une approximation réelle). Il est normal que diverses phases psychologiques du traitement se traduisent, en parlant à des tiers, par des plaintes et des « désolations ». Au surplus, le Dr. X. est connu comme un homme honnête ne prolongeant pas un traitement sans espoir raisonnable d'un bénéfice psychologique. Rien n'empêche que vous lui signaliez vos inquiétudes.

Puis-je ajouter un avis? Le voici : moins ce jeune homme parlera, au dehors, de son traitement, mieux cela vaudra — et surtout : la décision de continuer, d'interrompre, de recommencer ou de cesser, doit lui être absolument laissée à lui-même, sans qu'aucun conseil ne le décharge du poids d'une anxiété qui peut,

maintenant, jouer en sécurité dans le cadre de son traitement. Le décharger, même en partie, de ce poids, c'est actuellement atténuer les effets du traitement.

Le Père M. W. écrit du Congo Belge que les deux précédents articles l'éclairent sur les causes de maints échecs dans l'apostolat. Il demande des articles qui présentent une thérapeutique positive et l'exposé d'une psychologie pastorale saine. « *Ou bien estimez-vous qu'il ne peut y avoir que des cas personnels qui demanderaient un traitement individuel? Accepteriez-vous, dans ce cas, un échange de correspondance?* »

Découragé à l'idée d'une correspondance (voyez la longueur des « cas » dont le *schéma* seul est présenté dans cet article), sceptique même sur l'amélioration par des lectures de psychologie (notez cependant les références au bas de mes pages), je n'aurais confiance que dans la création de « groupes de travail » ou dans les « supervisions individuelles ». Dans votre situation, j'admets qu'une telle méthode est difficile à appliquer. Ne seriez-vous pas, cependant, deux ou trois prêtres à souhaiter cet approfondissement?... Dans ce cas, pourquoi ne pas vous réunir régulièrement pour mettre en commun vos expériences de dialogues pastoraux, les discuter ensemble, les confronter avec des publications existantes. Vous pourriez aussi, à tour de rôle, résumer les uns pour les autres un chapitre d'un livre ou un article spécialement marquant. Je reste à votre disposition, même par le canal de cette revue, si un pareil groupe était envisagé et avait **besoin d'avis ou de références *pour sa propre organisation.***

A. G.